« Exils » : l'impossible puzzle

Malgré ses trésors, l'exposition échoue à appréhender la vaste question de l'expatriation artistique

Art

Nice

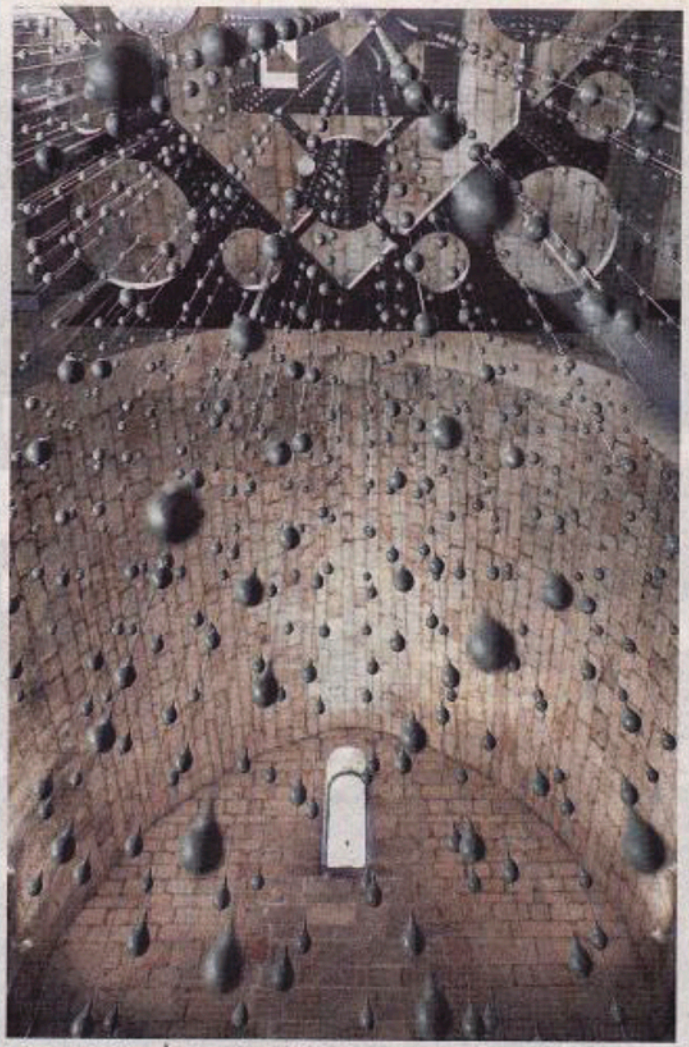
Au XX[e] siècle, le déplacement est la condition de l'artiste. Cela est vrai de Picasso, allé d'Espagne en France, autant que de Rothko, émigré de Russie aux Etats-Unis, de Zao Wou-ki, venu de Chine, comme de Torres-Garcia, arrivé d'Uruguay. De ces voyages, les raisons sont multiples. Certains sont partis d'Amérique latine, d'Extrême-Orient ou d'Afrique vers l'Europe pour suivre des enseignements et trouver des situations plus favorables à leurs œuvres. D'autres ou les mêmes, à d'autres périodes, ont fui l'Europe des dictatures et de l'antisémitisme, vers la France d'abord, vers New York ensuite. Après la seconde guerre mondiale, les émigrations pour causes économiques et culturelles ont repris et continuent aujourd'hui.

Consacrer une exposition à l'exil est donc juste et impossible. Juste parce que le sujet est essentiel. Impossible parce qu'il faudrait bien trop d'artistes. Il faudrait aussi distinguer entre les départs décidés par de jeunes artistes convaincus que leurs pays natals – la Roumanie de Brancusi, l'Espagne de Miro – ne les comprendraient ni ne les soutiendraient ; et les fuites de ceux qui, sans cela, auraient subi l'enfermement, qui a frappé Malevitch en URSS, ou auraient disparu dans les camps nazis parce que juifs, « artistes dégénérés » ou les deux ensemble, comme Otto Freundlich, tué à Sobibor (Pologne), ou Felix Nussbaum, mort à Auschwitz (Pologne).

Répartie entre trois musées

Que cette distinction manque, c'est ce qui embarrasse à la visite d'« Exils », exposition répartie entre trois musées des Alpes-Maritimes, chez Fernand Léger à Biot, Chagall à Nice et Picasso à Vallauris. Elle réunit une centaine d'œuvres qui sont pour beaucoup de premier ordre, mais dans un désordre qui affaiblit le propos. Ainsi de Mondrian, dont la trajectoire est d'abord celle d'un peintre néerlandais qui décide de venir à Paris en 1912, pour se rapprocher du cubisme – ce qui n'a rien d'un exil –, y revient après la première guerre mondiale et n'en part – exil cette fois – qu'en 1938 pour Londres, puis New York en 1940. Les deux toiles qui sont accrochées à Biot sont admirables, mais, de 1931 et de 1936, elles sont sans rapport avec la question. La même remarque vaut pour les Kandinsky, sans lien avec l'exil quand ils ont été peints dans les années 1920, dans le confort du Bauhaus ; et de même pour les Brancusi, créés dans le calme de son atelier parisien.

Il aurait été plus prudent de s'en tenir à l'exil forcé sous peine de mort et à ceux qui l'ont enduré. Leurs œuvres en portent souvent les marques, des paysages soudain français de Chagall fuyant l'URSS aux imaginations inquiètes de Brauner, enfui de Roumanie et caché en France durant l'Occupation, et à *La Planète affolée*, toile emblématique de l'antinazi Max Ernst, évadé des camps de la France de Vichy et exilé aux Etats-Unis. Cette œuvre aurait pu figurer à proximité des toiles que le « *dégénéré* » Max Beckmann peignait dans le grenier de la maison d'Amsterdam où il passa la guerre, faute d'avoir pu s'embarquer à temps pour les Etats-Unis, qu'il finit par atteindre après-guerre, ayant refusé de revenir en Allemagne – Beckmann inexplicablement oublié de l'exposition, comme George Grosz et John Heartfield. Leur compatriote Kurt Schwitters est lui présent, par la reconstitution du *Merzbau* qu'il édifia dans sa maison à Hanovre, et par l'un de ses étranges paysages anglais – il s'y était réfugié après s'être d'abord installé en Norvège.



« Concrete Tears, 3451 », de Melik Ohanian, 3451 larmes de béton et structure en inox poli-miroir. COURTESY MELIK OHANIAN/GALERIE CHANTAL CROUSEL

La visite fait donc passer par des moments de satisfaction en raison de la qualité des toiles réunies – dont des Kandinsky rarement montrés – et des instants d'insatisfaction en raison du peu de cohérence de l'ensemble. Elle fait aussi passer par un moment de surprise, face à *Concrete Tears, 3451*, sculpture de Melik Ohanian recréée pour la chapelle du Musée Picasso de Vallauris à partir d'une idée déjà réalisée partiellement en 2006 à Villeurbanne. Ce sont 3451 larmes de béton suspendues le long de fils attachés à une structure métallique fixée à la voûte de pierre. Tout est symbolique dans cette pièce : les larmes de béton évidemment ; mais aussi le chiffre 3451, celui des 3451 kilomètres qui séparent Erevan de Paris, l'Arménie de la famille de l'artiste et la France où ses aïeux se sont réfugiés en 1915 ; et encore les découpages de la plaque du haut de laquelle descendent les larmes, évoquant les motifs d'un tapis. Cette création est tellement bien en place ici qu'il serait souhaitable qu'elle y demeure, tout à côté des deux grandes peintures de Picasso qui représentent symboliquement la guerre et la paix. ■

PHILIPPE DAGEN

Exils, Musée national Marc-Chagall, avenue du Docteur-Ménard, Nice (06). Tél. : 04-93-53-87-20. Musée national Fernand Léger, chemin du Val-de-Pome, Biot (06). Tél. : 04-92-91-50-30. Du mercredi au lundi de 10 heures à 18 heures. Billet groupé pour ces deux musées : 15 €. Musée national Pablo Picasso, place de la Libération, Vallauris (06). Tél. : 04-93-64-71-83. Du mercredi au lundi de 10 heures à 12 h 15 et de 14 heures à 18 heures. Entrée : 3,35 €. Jusqu'au 8 octobre.